

espérer que la lumière se fera sur cette sinistre affaire, qui est appelée à marquer dans les annales judiciaires de notre contrée.

Dans les renseignements si complets et si exacts que nous avons donnés jusqu'à nos lecteurs, nous nous sommes abstenus avec soin de rien dire qui puisse entraver la marche de l'instruction.

Hier matin un de nos confrères de Lille publie un détail que nous avons connu dès le premier jour mais que nous avions cru devoir taire, car il pouvait servir la justice, qui le connaissait.

La feuille lilloise n'ayant pas cru devoir imiter cette réserve, voici le fait dont il s'agit :

Le soir de la découverte du crime, et vers l'heure présumée où le crime avait été commis la veille, un chien chargé de tabac traversa un groupe de paysans stationnant près de la ferme Delsalle.

Après un regard jeté de côté et d'autre, il se dirigea, comme s'il suivait une piste, vers l'écurie et sauta au dessus du cadavre qui s'y trouvait.

Après avoir fait le tour de l'écurie, le chien fit un nouveau bond au-dessus du corps de Joséphine Delsalle, et sortit de la ferme.

Une personne présente essaya de le saisir en passage, mais le mouvement était mal calculé, le chien échappa, et se perdit dans la nuit.

C'est ce fait qui a amené, croyons-nous, la mesure d'arrestation dont nous avons parlé.

Quant à l'individu arrêté hier, nous serons à même bientôt de dire jusqu'à quel point sont fondés les soupçons qui pèsent sur lui.

Il y aura, en 1876, quatre éclipses : le 9 mars, éclipse partielle de lune, en partie visible à Paris ; le 25 mars, éclipse annulaire de soleil, invisible à Paris ; le 3 septembre, éclipse partielle de lune ; le 17 septembre, éclipse totale de soleil, invisible à Paris.

On lit dans l'Armée territoriale : « Nous avons annoncé qu'une réunion des troupes territoriales aurait lieu au commencement de janvier, afin de procéder au choix des sous-officiers et caporaux. Ce qui était vrai au moment où nous donnions cette nouvelle, a cessé de l'être par suite de circonstances que nous allons faire connaître.

M. le ministre de la guerre a pensé qu'il n'y avait pas lieu de faire coïncider la convocation des classes territoriales avec l'agitation électorale qui ne peut manquer de se produire, et il a pris la sage détermination d'ajourner la formation des cadres des sous-officiers jusqu'après les élections générales pour le Sénat et la Chambre des députés.

Ce ne serait donc plus qu'en mars que serait fait l'appel de la territoriale, et cet appel n'aurait pas d'autre effet que de réunir les hommes au chef-lieu de chaque compagnie, pour un jour seulement, un dimanche. Il n'est pas nécessaire de causer plus de dérangement ni de prendre plus de temps pour atteindre le seul but qu'on se propose, c'est-à-dire le choix et la présentation des sous-officiers et caporaux. Ce n'est que plus tard qu'il sera question de manœuvres et d'exercices. »

TRIBUNAL CORRECTIONNEL. — Audience du 17 décembre. — François Remy, 10 ans, a soustrait dans la sacristie à Monchy-le-Preux un tronc appartenant aux enfants de chœur, et on a fait sauter la serrure dans le calorifère de l'église. Ce tronc contenait au moins quinze francs, dont il a donné une partie à deux enfants de Monchy-le-Preux qui l'avaient pris sur le fait, pour acheter leur silence, et a acheté des friandises avec le reste. Le père du jeune prévenu sollicite l'indulgence du tribunal et promet de corriger son enfant en le surveillant de plus près.

L'enfant lui est remis à cette condition. — Depuis dix ans, Fortuné Surmont, 49 ans, cultivateur à Ablain-SNazaire, exerce contre sa femme toute espèce de mauvais traitements. Si cette malheureuse existe encore, il y a véritable-

ment lieu de s'en étonner. Il est établi, en effet, que son mari a tiré sur elle un coup de fusil sans l'atteindre, qu'il a tenté de la pendre et qu'elle n'a dû son salut qu'à la rupture du crochet auquel il l'avait suspendue. Un jour il la menaça, armé d'une fourche, et l'obligea à se jeter du grenier à terre, un autre jour il la lia dans son lit et lui brisa un chandelier sur la tête.

C'est une véritable martyre. Les voisins chez qui elle s'était réfugiée plusieurs fois n'osent plus lui donner asile, dans la crainte d'être incendiés par son mari, et plus d'une fois elle a dû passer la nuit avec ses enfants dans des troncs à marte pour se soustraire à ses violences.

Le prévenu nie tout effrontément. Le ministère public requiert contre lui le maximum de la peine en regrettant qu'il ne soit pas plus élevé. Surmont est condamné à deux ans de prison.

Elisa Carré, femme Vasseur, 37 ans, marchande épicière à Riencourt-lez-Cagnicourt, a ouvert, sans autorisation, un débit clandestin. Elle prétend vainement que les consommateurs surpris chez elle n'ont point payé leur consommation et avaient été invités par elle à titre d'amis. — Dix jours de prison et 50 fr. d'amende.

Jean-Baptiste Weppe, 46 ans, fraudeur à Achicourt, a été surpris ayant en sa possession 400 grammes de tabac en feuilles. — 100 fr. d'amende et confiscation.

CONVOIS FUNÉBRES ET OBITS

Les amis et connaissances de la famille D'HALLUIN-JOVENELLE, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de Dame EUGÉNIE-JOSEPH JOVENELLE, décédée subitement à Tourcoing, le 18 décembre 1875, à l'âge de 69 ans et 5 mois, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister à la messe de convoi qui sera célébrée le lundi 20 courant, à 9 heures trois quarts, aux vigiles qui seront chantées le même jour à 3 heures et demie, et aux convois et services solennels qui auront lieu le mardi 21, à 10 heures 1/2, en l'église de Saint-Christophe. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue de Tournai, 39. 10. 228

Les amis et connaissances de la famille GLOIREUX-HONORE, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de M. FÉDÉRIC-JOSEPH GLOIREUX, décédé à Tourcoing, le 18 décembre 1875, dans sa 51^e année, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister aux convois et services solennels qui auront lieu le mardi 21 décembre 1875, à 9 heures, en l'église Saint-Christophe. — Les vigiles seront chantées le même jour, à 4 h. 1/4. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue Verte à l'angle de la rue de l'Industrie.

Des obits solennels anniversaires seront célébrés le lundi 20 décembre 1875, à 9 heures, en l'église Notre-Dame, pour le repos de l'âme de Monsieur ALOPHE LECLERCQ, éboueur, décédé le 9 novembre 1874, dans sa cinquantième année. A 9 heures 3/4, pour le repos des âmes de Monsieur ALEXANDRE LECLERCQ, décédé le 8 décembre 1867, dans sa soixante-dixième année. Et de dame THÉRÈSE BAUDOUX, son épouse, décédée le 19 octobre 1863, dans sa 80^e année. Et de Monsieur ALPHONSE LECLERCQ leur fils, décédé le 21 janvier 1870, dans sa 36^e année; et de Mademoiselle JULIETTE LECLERCQ, leur fille, décédée le 14 mai 1870, dans sa 35^e année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de bien vouloir considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obit solennel du mois sera célébré le lundi 20 décembre 1875, à 8 heures 1/2, en l'église Saint-Martin, pour le repos de l'âme de Madame FRANÇOISE-JOSEPH LECOMTE veuve de Monsieur LOUIS-AIMABLE DESFRÈNES, décédé à Roubaix, le 23 novembre 1875, dans sa 87^e année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obit solennel du mois sera célébré le mardi 21 décembre 1875, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Madame CHARLOTTE BOGQUILLON, décédée à Roubaix, le 31 octobre 1875, dans sa quatre-vingt-septième année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

LETTRES MORTUAIRES ET OBITS. — Imprimerie Alfred Reboux. — Avis gratuit dans les deux éditions du Journal de Roubaix.

time héritière en était bannie; il pouvait être accusé d'ambition comme l'était déjà Mme Clavel; il devait surtout rougir de son erreur immense d'avoir pu en fut-ce qu'un jour, croire qu'une Ernestine Duval pouvait lui faire oublier une Odette de Montchenetz.

Cette image d'Ernestine, aux voyants couleurs, s'était enfiée déjà, subitement, quand celle d'Odette, effacée, en deuil, humble et triste, s'était dressée tout à l'heure sur la route.

Maintenant, l'une s'effaçait d'une façon absolue, comme ces peintures plus éclatantes que solides que pâlit un rayon de soleil, que déteint une averse, que détache un choc imprévu.

L'autre s'affirmait et rayonnait d'une clarté douce, dans le prisme où la plaçaient les bavardages naïfs et précieux de Mme Pernache.

Prix de revient des Viandes
DROITS D'OCTROI COMPRIS.

	1 ^{er} QUAL.	2 ^e QUAL.	3 ^e QUAL.
Jouff	1.25	1.55	1.30
Vache	1.55	1.50	0.90
Taureau	0.90	0.90	0.90
Veau	2.00	1.65	1.50
Mouton	1.70	1.65	1.45
Porc	1.65	1.60	1.55

Roubaix, le 17 Décembre 1875.
Le Maire de Roubaix.
G. BESSEZ.

BELGIQUE. — Un violent incendie, complètement détruit, l'avant dernière nuit, la « Scierie Anversoise » rue de la Vieille Chaussée, à Anvers. A sept heures, les pompiers sont arrivés sur les lieux, où il y avait un manque presque complet d'eau. Une pompe à vapeur n'a pu fonctionner qu'une heure. On a donc dû, à peu de chose près, se borner à préserver les maisons voisines.

Vers deux heures, un mur s'est écroulé, ensevelissant trois pompiers. L'un d'eux a été tué sur le coup. Quelques instants après cet accident, le feu atteignit la chambre des machines. Une explosion était imminente. On sonna la retraite, mais, heureusement, deux employés de la fabrique se dévouèrent. Traversant le foyer de l'incendie, ils allèrent ouvrir la soupape, au moment où l'explosion allait se produire.

Vers 5 heures du matin, on était maître du feu. A 10 heures, un pompier est tombé d'une hauteur de quatre mètres; il a été grièvement blessé. Les pertes s'élevaient à 300.000 francs, couvertes par une assurance.

CATASTROPHE AU PUIS-LA-COUR A FRAMERIES. — On écrit de Mons : Un de ces épouvantables accidents qui jettent trop fréquemment la désolation parmi les nombreuses populations du Borinage est arrivé hier au puits n° 2 du charbonnage de l'Aggrappe, à Frameries. Voici les renseignements que nous avons recueillis à ce sujet :

Vers huit heures et demie du matin, au moment où 125 ouvriers travaillaient dans les travaux souterrains, à 520 mètres de profondeur, une terrible explosion de grisou, occasionnée on ne sait trop comment jusqu'ici, eut lieu et causa la mort de presque tous ces malheureux.

La nouvelle se répandit dans commune comme une traînée de poudre, et bientôt les abords du charbonnage furent envahis par une foule énorme de parents et d'amis qui se lamentaient sur le sort des victimes. La gendarmerie, prévenue, se rendit aussitôt sur les lieux et fit tous ses efforts pour contenir la foule éplorée.

Quand on fut un peu remis de la première émotion, on organisa le sauvetage : les recherches furent difficiles par suite des éboulements survenus à la suite de l'explosion; on remonta 10 ouvriers plus ou moins grièvement brûlés; d'après toutes les prévisions, les 115 autres charbonniers ont été tués : hier, à huit heures du soir, cinquante cadavres avaient déjà pu être remontés au jour; les recherches ont continué pendant toute la nuit.

On nous rapporte que les scènes les plus déchirantes se sont produites lorsqu'on a trouvé celui d'un père tenant enlacés dans ses bras ses deux fils asphyxiés comme lui. — Peut-on imaginer un plus épouvantable tableau ?

Les ingénieurs des mines et le parquet de Mons se sont rendus hier sur les lieux. Les cadavres remontés attestent que nombre de ces malheureux houleux avaient été subitement asphyxiés; leurs traits n'étaient point contractés, plusieurs avaient même la mine souriante, la mort avait surpris ceux-ci au

moment où, sans doute, ils plaisaient. Mais d'autres cadavres étaient horriblement mutilés, brûlés, écrasés, car l'explosion, entendue à la surface et à quelques minutes de l'ouverture du puits, tant elle avait été forte, déterminait des éboulements considérables.

Le sauvetage, nous devons le dire, d'après les renseignements qui nous ont été donnés par des ouvriers eux-mêmes, fut intelligemment et rapidement organisé, et les ouvriers qui étaient que blessés (mais qui le sont, hélas ! grièvement) purent être immédiatement remontés.

Le nombre des victimes est de 122, dont 114 ouvriers tués sur le coup; 4 cadavres n'étaient point encore remontés ce matin.

Des 11 blessés, 2 ont succombé la nuit dernière, et l'état de 4 autres est très-grave. Les victimes appartiennent : 110 à la commune de Frameries, 3 à La Bourverie, 9 à Eugies. — Parmi elles, 11 femmes et jeunes filles.

Tout est brisé dans le chantier, où de nombreux chevaux ont été également tués.

JOURNAL. — Un affreux accident est arrivé mardi en ville, rue des Corriars. La femme d'un ouvrier, devant s'absenter momentanément, avait placé son enfant couché dans un berceau près du foyer; les langes s'échauffèrent devant le foyer; ils prirent feu, puis le berceau s'enflamma à son tour. Les cris poussés par l'enfant attirèrent l'attention d'un voisin qui s'empressa d'enfoncer la porte de la chambre où gisait le petit malheureux atteint de brûlures affreuses. Quand la mère entra au logis l'enfant avait cessé de vivre.

Faits divers

Hier vers 5 h. du soir, au moment où l'affluence des voitures est très considérable dans la rue J. J. Rousseau, à Paris, un omnibus lancé au grand trot, fut obligé de s'arrêter brusquement. Les chevaux se cabrèrent, et l'un fit jaillir avec ses fers des étincelles du pavé. Au même instant une violente explosion se fit entendre, et la rue fut éclairée par un long cordon de flammes allant d'un trottoir à l'autre. Le feu menaçait de gagner les maisons voisines quand on est parvenu à l'éteindre avec un tombereau de sable. D'une bouche, à clé, une fuite s'était déclarée, puis les étincelles que le cheval avait fait jaillir avaient enflammé le gaz. Aussitôt le commissaire de police du quartier fit entourer l'endroit et on commença les réparations, qui sont maintenant terminées.

— Avant-hier, le sieur Artverise, concierge à l'église Saint-Nicolas du Charbonnet était occupé à remonter l'horloge de la dite église, lorsque, s'étant penché sur l'ouverture de la boîte par où descendent les poids, ce malheureux, frappé subitement, croit-on, d'une attaque, est tombé dans cette boîte la tête en bas, et est ainsi descendu peu à peu en se débattant, de la hauteur d'un cinquième étage. Ce qu'il y a de plus affreux c'est que les cris de ce malheureux n'ont pas été entendus, et que ce n'est que quelque temps après qu'on l'a trouvé mort.

— COMMUNARIER ALGRÉ LUI. — Voici une histoire de communard non moins authentique qu'amusante : « Ceux qui étaient à Paris pendant la Commune se rappellent sans doute qu'un soir, vers dix heures, Paris entier fut mis en émoi. Le canon tonnait à toute volée autour de Paris. Le temps était bas, orageux, et les coups s'entendaient comme s'ils avaient été tirés dans Paris même.

Tout le monde était dehors et s'était porté en foule sur la place de la Concorde, où l'on voyait les luheurs des canons sillonner comme des éclairs le ciel sombre.

Il la savait ruinée, c'était le plus positif; il la sentait lassée, triste, avec la misère à la porte.

Il ignorait jusqu'à sa demeure. Pourtant, courageux et vraiment animé du désir de la sauver à l'insu d'elle-même, il se mettait à sa poursuite non pour être vu d'elle, mais pour la voir.

Si je la retrouve à Moulins, pensait-il, je la suivrai à Paris sans qu'elle le sache et je serai bien maladroit si je ne parviens pas à la secourir avec assez de délicatesse pour qu'elle ne puisse repousser ni même remercier, car ma main ne sera pas reconnue.

L'essentiel était donc de le rejoindre avant le départ du train pour Paris. Son cheval avait des ailes et ceux de la patache de Bréneroy en étaient absolument dépourvus, ce qui autorisait toutes les espérances de Gontran.

Elles se réalisèrent. Quand son cheval fit une entrée rapide dans la cour de la gare, la sonnette électrique annonça aux retardataires que le train encaissait son contingent de voyageurs.

La brave bête qui avait fourni cette course ne laissait pas que de laisser quelque souci à Gontran. Elle appartenait aux écuries de Montchenetz, dont le baron prenait grand soin.

Le bruit se répandit même un moment que l'armée de Versaillais avait fait le saut de Paris.

Or, voici ce qui s'était passé : Ce soir-là, vers huit heures, le major chargé du service du fort de Vanves s'était rendu au fort pour inspecter les blessés, et avait trouvé les officiers à table et complètement ivres.

Le commandant de la garnison se leva à son arrivée. — Ah ! docteur, dit-il de la voix pâteuse que donne l'ivresse, vous arrivez bien. — Que voulez-vous dire ? — Le suis incapable de commander et nous devons être attaqués cette nuit.

— Eh bien ?... — Eh bien ! vous qui êtes de sang froid, vous allez défendre le fort. — Mais... commença le pauvre médecin.

— Pas un mot de plus, ou je vous fais fusiller. Force fut au pauvre major de prendre le commandement, — mais comme il n'entendait absolument rien à « l'art de la guerre », il ne trouva d'autre moyen pour éloigner l'ennemi et pour lui montrer que la garnison de Vanves était sur ses gardes, que de faire feu toute la soirée par toutes les bouches du fort à la fois.

C'était de là que provenait le tintamarre infernal qui a tant intrigué les Parisiens.

VARIÉTÉS
VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS
PREMIÈRE PARTIE
L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'ALLEMAGNE CENTRALE
Suite. — Voir le Journal de Roubaix du 15 XIII.

Weimar est une ville. — Le duc Charles-Auguste. — Les joyeux années de Goethe. — Goethe acteur et directeur de théâtre. — Goethe propriétaire. — Goethe et Napoléon. — La vieillesse de Goethe. — La maison de Schiller.

Le chemin de fer m'a transporté ce matin, en une heure, de Gotha à Weimar. La locomotive n'était guère pressée, et cependant les paysages les plus variés venaient s'encadrer comme des tableaux aux fenêtres de notre wagon.

La terre est belle et féconde dans cette partie privilégiée de l'Allemagne centrale; mais ce qui lui manque, c'est cette lumière sereine qui donne aux sites de France et d'Italie une harmonie si douce et si magnifique splendeur. Ici, le soleil est toujours un peu voilé, et l'atmosphère semble comme obscurcie par la fumée des pipes.

« Weimar, a dit madame de Staël, n'est pas une petite ville, mais un grand château. » J'en demande pardon à l'auteur de Corinne, Weimar a été de tout temps une petite ville, et elle aura, je l'espère, la sagesse de rester petite et jolie. En grandissant, elle perdrait une infinité de choses. Le château est une vaste maison bourgeoise qui n'a pas la moindre allure conquérante, et qui ne porte pas même ombre aux hôtels voisins, plus fiers et plus pimpants que lui.

Weimar est plutôt une ville au milieu d'un parc. Assise au bord d'une modeste rivière sur les eaux de laquelle les canards ont jusqu'ici seuls navigué, elle est entourée d'arbres et d'arbres qui secouent sur son front leurs parfums et leurs fraîcheurs. C'est la dernière oasis qu'on rencontre en allant à Berlin.

Lorsque vous vous promenez à travers les rues tortueuses de la charmante cité, vos pas retentissent avec un bruit qui vous étonne. Des miroirs sont placés devant chaque fenêtre, comme pour guetter les trop rares passants. On dirait que, derrière leurs portes scellées, les habitants de la ville se sont paresseusement endormis; mais tout à coup une main blanche soulève discrètement un rideau de dentelle, et deux yeux vous suivent avec une attentive curiosité.

On passe vite dans ces rues monotones. Pas de pignons gothiques, pas de cariatides qui se débattaient dans leur prison de pierre, pas de grilles finement

Fort heureusement pour lui, il reconnut un employé qui, son service du matin terminé, allait prendre le repos bien gagné du reste du jour.

Holmin, lui dit-il, pouvez-vous me faire un vrai plaisir ? — A vos ordres, monsieur l'inspecteur.

— Prenez mon cheval, mettez-le en pension à l'hôtel de la Couronne d'Or. Je viendrais demain le reprendre.

Il courut au guichet, qu'on lui ferma sur le nez. Ses supplications n'émuèrent rien la burlesque; mais le coup de poing qu'il ne put se défendre de décocher au grillage maudit appela l'attention du gendarme de service.

Gontran eut la présence d'esprit de comprendre qu'il partirait moins encore par ce moyen-là et se calma par un énergique effort de volonté.

Il aperçut le chef de gare, lui dit très vite et très poliment qu'une affaire grave l'obligeait à ne pas manquer le train; qu'il lui serait grandement reconnaissant de le laisser partir.

ouvragés; c'est l'image d'un passé qui n'est pas le passé, et l'image d'un présent qui n'est pas le présent. Il semble qu'on est ici à une époque intermédiaire, pleine de calme, de simplicité et de paix. Le chemin de fer passe si loin de la ville qu'on oublie qu'il existe.

C'est une dédicace retraite pour le poète, le penseur, l'écrivain; et c'est en voyant ces ombres magnifiques, ces grands chênes majestueux, ces sapins réveurs, ces tilleuls qui balancent leurs encochenes au souffle d'une légère brise, qu'on comprend qu'un homme comme Goethe, Herder, Wieland, aient voulu y vivre et y mourir. « Je suis ici depuis cinquante ans, disait Goethe; et quels pays n'ai-je pas visités ! Eh bien ! je suis toujours revenu avec joie à Weimar. »

Il est vrai qu'il n'y avait pas seulement la nature pour attirer cette pléiade d'écrivains qui firent, en quelque sorte, les fondateurs de la littérature allemande; il y avait encore la cour de Charles-Auguste et la duchesse Louise.

Bien qu'ils possédassent le plus petit duché d'Allemagne, bien que leurs revenus fussent presque insignifiants, le duc et la duchesse trouvaient toujours moyen de secourir un poète dans la gêne; ils vendaient une bagne ou une tabatière; et souvent, pour payer les pensions promises à Schiller et à Wieland, ils mirent de l'argenterie en gage.

Charles-Auguste était le prince le plus instruit et le plus intelligent de son temps. Il est facile à celui qui a la puissance, de rassembler autour de son trône des hommes de savoir et de talent : musiciens, artistes, poètes, philosophes. Mais ce qui est difficile, c'est de maintenir la paix dans cette république des lettres et des arts, c'est de laisser à chacun sa liberté, sa propre initiative et son libre essor. Voilà ce que Charles-Auguste sut faire.

Personne n'était plus simple que lui et aucun prince ne travaillait avec plus d'amour à la prospérité de son peuple. Goethe nous l'a peint d'une façon pittoresque, — et dans un français qui ne l'est pas moins. Se trouvant avec le duc, en 1784, à la cour de Brunswick, il écrivait à madame de Stein : « De son côté, notre bon duc s'ennuie terriblement; il cherche un intérêt. Il n'y voudrait être pour rien, la marche très-bien mesurée de tout de qu'on fait ici le gêne, il faut qu'il renonce ici à sa chère pipe, et une fée ne pourrait lui rendre un service plus agréable qu'en échangeant dans une cabane de charbonnier.

Un des plaisirs du duc était de s'habiller en simple montagnard et de parcourir le pays avec Goethe, de prendre part, sans être connu, aux fêtes populaires. Que de fois les deux amis ont dansé jusqu'au matin dans une auberge, avec des filles de village !

La duchesse Louise était un esprit solide et distingué; Napoléon le craignait et la haïssait. D'un tempérament un peu froid, elle tenait beaucoup à la vieille étiquette et conserva toujours vie les modes de son enfance.

Quant Goethe vint à Weimar, le 9 novembre 1775, il avait vingt-six ans. C'était un beau jeune homme, aux mâchoires distinguées, aux yeux noirs, à la haute taille, aux longs cheveux flottants. Plein d'ardeur et de verve, il enchantait tout le monde, même ceux qui avaient des préventions contre lui. Wieland, dont il s'était moqué, fut subjugué, et écrivit à son ami Jacobi, après sa première entrevue avec Goethe : « Cher frère, que te dire de Goethe? Comme il m'a ramené le cœur ! Je l'aime de toute mon âme. Je me sens plein de lui comme une goutte de rosée est pleine de soleil. »

Goethe, dit Knebel, parut comme une étoile au ciel de Weimar; tout le monde tint ses yeux fixés sur lui.

Ces premières années furent des années de gaieté et d'insouciance. On donna des chasses, des bals en son honneur; on organisait des parties de traîneaux, on improvisait des danses sur la glace, à la lueur des flambeaux, et pendant le carnaval, la cour sortait en masques et folâtrait dans les rues.

Mais bientôt ce débordement de plaisirs lassa Goethe; il s'enfuit dans les montagnes : « Je ne suis pas fait pour le monde, disait-il à un de ses amis. » Charles-Auguste, qui ne pouvait se passer de lui, le suppliait dans toutes ses lettres de revenir au plus vite. Goethe céda, et son protecteur l'éleva immédiatement à la dignité de ministre secret de légation, avec un traitement de douze mille thalers. C'était évidemment la somme que le roi de Prusse allouait à une de ses danseuses, la Barberini.

Plus tard, on le sait, Goethe, anobli, occupa un fauteuil de ministre. Une de ses premières réformes fut de réduire l'effectif de l'armée.

La gravité de ses fonctions ne l'empêchait point d'écrire des chefs-d'œuvre et de diriger en même temps le théâtre de Weimar.

« Goethe joue gros jeu, écrivait Merck, à cette époque. Il vit à la cour comme s'il était le maître. Le duc est, quoi qu'on en dise, un excellent homme et qui gagne chaque jour dans la compagnie de Goethe. Tout ce qu'on raconte, ce sont de purs cancanes d'envieux. »

L'été, on partait de bonne heure avec des ânes, on allait jouer l'opéra dans la forêt; puis on dînait sur l'herbe, et l'on rentrait le soir, à Weimar, au soleil couchant.

Goethe se mêlait quelquefois aux acteurs. Dans les *Oiseaux* d'Aristophane, il remplit le rôle d'Accoste, reconquérant de plumes comme un véritable oiseau. Dans *Iphigénie*, il joua Oreste, et le prince Constantin, Pylade. « Je n'oublierai ja-

(A suivre.)